

dans les *Premières illusions* écrit sensiblement la même chose, si belle qu'il vaut la peine de le citer:

« Si j'ai accepté de remuer cette boue, d'en respirer, une fois encore, l'odeur nauséabonde, c'est pour mieux faire comprendre l'unité profonde d'une personnalité. Mais JE n'est pas plus l'enfant malade que l'adolescent tourmenté, JE n'est qu'un homme parmi des hommes, engagé comme chacun d'eux dans un combat que seule la mort arrête. JE contient tout à la fois l'enfant, l'adolescent, l'homme mûr et le vieillard. Avec les existences de chacun d'eux il doit bâtir une vie. Aucune ne rend compte de tout, cha-

cune, séparément, n'est qu'une pièce de ce puzzle que j'essaie patiemment de reconstruire...

(...)

Je jette un dernier regard sur mon enfance. Elle fut mienne, je ne l'aime ni ne la hait, je dois m'en accommoder. Ni plus ni moins heureuse que d'autres enfances, elle illustre, me semble-t-il, nos désirs et nos peurs communes. En prenant conscience de la solidarité de mon destin avec celui de mes semblables, je romps le cercle magique de ma solitude. Je me retrouve homme parmi les hommes... » (Éditions Julliard, p. 214).

André GAULIN
Université Laval

Fernand OUELLETTE

Journal dénoué

Presses de l'université de Montréal

« L'intérêt du journal est son insignifiance. C'est là sa pente, sa loi. Écrire chaque jour, sous la garantie de ce jour et pour le rappeler à lui-même, est une manière commode d'échapper au silence, comme à ce qu'il y a d'extrême dans la parole ». Cette remarque de M. Blanchot n'est ni péjorative, ni polémique. Elle définit l'essence de ce genre qui consiste justement à refuser l'essentiel ou à s'en protéger par l'élaboration de cette mince pellicule temporelle du quotidien que seule une attention soutenue permet de ne pas crever. De même que la poésie mineure, selon Borges, est un genre très difficile, le journal est aussi une entreprise périlleuse: n'est pas insignifiant qui veut. Autrement dit, qui ne suit pas sa pente (ne se soumet pas à la forme d'écriture à laquelle il a recours) s'expose à d'autres lois (celles de l'essai, du récit,



etc.) et risque ainsi de ne satisfaire ni à l'une ni à l'autre. C'est à ce moment que l'insignifiance perd tout intérêt et provoque le jugement ou l'agacement du lecteur. Le *Journal dénoué* donne dans ce piège. En l'absence de cette retenue ou de cette modestie d'intentions qui le caractérise, le journal glisse hors de son espace, il boite. Démarche tronquée donc, puisque cette « histoire intérieure » dont parle Ouellette ne peut s'écrire que dans et par le poème. Tout le reste (c'est le cas ici) procède d'une vision de soi peut-être pathétique mais myope: l'âme que l'on veut cerner glisse entre les mailles dénouées d'une question trop personnelle. Il y a quelque chose qui me répugne à critiquer ce livre, et c'est la peur d'être injuste. Mais puisque le portrait que l'auteur nous propose de lui-même est injuste pour le poète qu'il est (l'homme est toujours inférieur à l'œuvre), j'espère que les deux injustices se recouperont.

Ce qui frappe d'abord, c'est la constante préoccupation morale de l'auteur. Non pas cette hantise des problèmes moraux qui furent le lot de tout adolescent québécois, mais cette recherche de valeurs qui confère à l'homme une certaine cohérence. Il n'y a bien sûr rien de condamnable en cette quête, pourvu que celui qui s'y livre s'en satisfasse (par grâce ou ignorance). Or une trop grande curiosité intellectuelle ou soif d'absolu empêche F. Ouellette de marcher entre des bornes qu'il sait provisoires. Si bien qu'il est amené à faire le saut (terme et attitude qu'il affectionne) dans la question métaphysique. Il se passe alors deux choses: ou bien la question n'est pas soutenue, ou bien elle reçoit une réponse d'ordre moral. La question n'est pas soutenue parce que déjà la réponse s'y est infiltrée et annule le saut qui l'avait engendrée. D'où cette inégale intensité de la pensée et ces chutes brusques qui marquent la plupart des passages consacrés aux

œuvres philosophiques (et même littéraires) ou à des considérations spirituelles. D'où aussi le nombre incroyable de ses lectures de même que sa façon de lire: le saut métaphysique perd de sa verticalité et se change en saute-mouton.

Un premier exemple de ceci. Ce qu'il dit de l'Orient est parfois juste mais incomplet, car toujours interfèrent les données morales. Après avoir avoué en ses mots et à son insu que la connaissance de Dieu est un manquement à la charité, il déclare que « nous (les occidentaux) avons un Dieu qui pensait moins à Lui qu'à nous » (comme s'il n'y avait aucun lien entre l'histoire de Job et la venue du Christ). On peut excuser ce genre d'idée reçue dissimulée par la beauté d'un aphorisme auquel on n'a pu résister. Mais comment expliquer qu'elle surgisse sous la plume de quelqu'un qui a lu (?) *L'évolution future de l'humanité* de Shri Aurobindo (le plus grand métaphysicien du XX^e siècle, selon R. Rolland) où il est dit que « la clé de l'énigme n'est pas l'ascension de l'homme au ciel, mais son ascension ici-bas dans l'Esprit et la descente de l'Esprit dans son humanité ordinaire ». Ce refus du paradoxe, ou la récupération quasi-automatique de celui-ci par le dualisme replonge l'auteur dans cet idéalisme dont il veut se libérer à l'instant même où il le condamne. Ainsi à l'Idée hégélienne, « dieu réduit au désir de la connaissance » (p. 202), il oppose le Dieu d'amour des chrétiens sans inverser les termes de sa nouvelle proposition: le Christ ne serait-il pas un dieu réduit au désir d'amour? Une expression qui revient à quelques reprises (pas de coquilles possibles) dans les pages relatant l'illumination d'avril 1951 indique bien l'ampleur, non de cette illumination (l'auteur seul peut le savoir), mais de la réflexion engendrée par celle-ci: « la découverte de mon soi » (p. 37) désignant l'objet de la révélation. Inutile de noter que l'adjectif

possessif jure dans ce contexte où l'expérience décrite en est une de ravissement, d'extase, donc de dépossession. Mais il y a pire, et ce pire nous est révélé par l'auteur lui-même qui toujours donne ses sources (et, ce faisant, le plus souvent les trahit): « Je prends ici le soi au sens de Jung » (p. 38). Le Soi étant en quelque sorte l'équivalent psychologique de l'Un, il est impensable de parler d'une possession et même d'une connaissance de celui-ci: « Il n'y a pas lieu d'ailleurs, écrit Jung, de nourrir l'espoir d'atteindre jamais à une conscience approximative du Soi ». De toute évidence, F. Ouellette a écrit « mon soi » et non « le Soi » en vertu de sa démarche morale. Il retient de son expérience non pas tellement une certaine connaissance qu'elle aurait pu engendrer, mais ses effets immédiats (élargissement du je, sentiment d'altérité, « mon soi »). La référence à Jung lui est sans doute venue plus tard et il y trouva une confirmation (hâtive) de sa propre découverte.

Citant Maine de Biran (« je sens le besoin constant d'appui et de bienveillance ») dont la naïveté et la candeur le touchent, Ouellette nous confesse du même coup la nature véritable de ses lectures et recherches: un besoin d'appui qui se transforme vite en une identification parfois heureuse, le plus souvent inutile. S. Weil disait qu'elle ne lisait que lorsqu'elle avait faim. Encore faut-il que la lecture ne tourne pas à « l'autophagie ». Une lecture peut être (est de toute façon) passionnée ou partielle, en ce sens que l'œuvre s'imprime en nous et que le regard critique naît forcément du résultat de cette rencontre. Mais autre chose est de s'imprimer en l'œuvre et, l'occultant ainsi, d'en recueillir une vision encore plus confuse de soi. On peut reprocher au lecteur Ouellette de trouver beau ce qu'il aime au lieu d'aimer ce qu'il trouve beau. D'où ces rapprochements insolites (Joyce et Suarès), ces catégories

arbitraires (Hölderlin, H. Miller, œuvres du cœur, — Valéry, St-John Perse, œuvres d'intelligence), ces omissions étranges (pas un mot sur Mallarmé), ces jugements très subjectifs, tel que celui-ci: « Je ne suis pas sûr que la belle poésie laborieuse de Valéry aide les hommes à traverser le malheur comme celle de Jouve ou de Claudel » (p. 211). Nous voici de retour à cette vision morale qui imprègne tout, de la fréquentation des idées à celle de l'œuvre d'art. On ne peut s'empêcher de penser à certains professeurs de jadis qui tranchaient allègrement les têtes au nom d'une « certaine impression », de « certaines valeurs », bref d'un dogme implicite souvent appelé humanisme. Les victimes ont peut-être changé, les valeurs aussi, mais nous sommes toujours en présence de la même attitude. Tout le monde, bien sûr, n'est pas tenu d'aimer Valéry. La question n'est pas là! Mais quiconque veut en parler doit le faire en connaissance de cause ou, dans le cas contraire, reconnaître humblement son ignorance. F. Ouellette invoque la notion « d'écrivain du cœur » pour justifier l'exécution sommaire des « écrivains d'intelligence ». L'ennui avec ce système, c'est qu'il fait appel à des critères nullement artistiques. La confrontation n'a pas lieu entre deux formes poétiques mais oppose deux univers moraux. Ceci est d'autant plus évident, lorsqu'on constate que ce journal écrit par un poète contemporain ne s'interroge pratiquement pas sur la genèse de l'œuvre. C'est cette lacune (qui explique d'ailleurs l'absence de Mallarmé) que la distinction de Ouellette tente de combler. Dire d'une œuvre qu'elle vient du cœur ou de l'intelligence n'entame en rien le mystère de l'origine de la parole, à moins que l'on confère à ces termes un sens psychologique ou philosophique que l'on chercherait vainement dans ce livre. En réalité, le « de » n'indique pas la provenance mais la destination de l'œuvre. Autrement dit,

elle s'adresse au cœur ou à l'intelligence. Ainsi, une fois de plus, la réflexion passe d'un plan à un autre. Car, au fond, ce qui intéresse Ouellette ce n'est pas tellement d'assumer le paradoxe de l'inspiration et de l'œuvre, mais de prendre parti le plus vite possible: « L'acte poétique devenait une forme même de la recherche de la sainteté » (p. 89). À la libération progressive de l'emprise d'un dieu jaloux (parce que moral), succède la déification de l'Art. D'où le ton du livre (péremptoire) et cette façon de ne pas douter de la poésie (ni de ses propres poèmes), nouvel absolu, nouveau refuge. S'il est vrai que depuis « ce temps de la détresse » éprouvé par Hölderlin, l'art, ne pouvant plus prendre appui sur Dieu, erre sans fin à la recherche de lui-même, il nous faut bien reconnaître que le *Journal dénoué* n'est pas très contemporain.

Les pages introspectives. L'auteur s'y examine de la même façon qu'il abordait un livre, une idée. On y retrouve cette même difficulté à se détacher de l'objet afin de (mieux) le percevoir. Est-il besoin de rappeler que s'objectiver n'est pas chose facile. Aussi ne vais-je pas lancer la première pierre. J'aimerais toutefois souligner une attitude (toujours la même) qui accroît la difficulté: une grande sincérité, mais peu de rigueur. D'abord dans les termes. Car l'auteur possède certaines notions psychologiques empruntées à Jung (archétype) ou à Freud (sublimation) qui sont de précieux instruments de connaissance lorsqu'on en use avec souplesse. Ainsi ce passage où l'auteur tente de s'expliquer avec l'image de l'enfant qu'il porte en lui (dont il veut et ne veut pas se défaire) serait d'autant plus lumineux si ne subsistait pas cette confusion entre l'enfant réel qu'il fut (inconscient personnel) et l'archétype de l'enfant (inconscient collectif): « Cet enfant que je fus était presque devenu mon propre archétype » (p. 93). Comme dans le cas

de l'illumination dont il fut précédemment question, le fait que Ouellette ne distingue pas les réalités ou forces impersonnelles et personnelles, que les premières soient aussitôt assimilées aux secondes (mon soi, mon propre archétype) réduit la puissance de ces instants privilégiés où l'intuition force les barrages de la conscience. Dès que le moi intervient, il déclenche tout le mécanisme de la peur et du désir qui brouille le regard et retarde la confrontation nécessaire avec la nuit: « Si j'étais plus sain, mon « anima » aurait-elle cette couleur de nuit? » (p. 106). La réponse ne peut évidemment être que négative puisque l'anima est « la personnification de la nature féminine de l'inconscient de l'homme » (Jung). On touche là un point essentiel chez Ouellette, à savoir cette volonté d'épurer ou d'épuiser la nuit au profit du « spatial », de « l'incandescent », comme si l'ombre de l'homme et les structures de sa psyché étaient une souillure dont il faut se laver. Volonté qui procède moins d'un désir d'élargissement de la pensée en la replongeant dans ses sources que de la peur de l'irrationnel. Si bien que le voyage nocturne ne dépasse guère minuit: « Non pas que je n'accepte pas l'irrationnel, mais je ne suis ému que par celui qui traverse le cœur » (p. 102). Cette remarque inspirée par la lecture de l'alchimiste Joyce permet de cerner ce que l'auteur entend par « cœur »: sorte de frontière entre l'inconscient et le conscient qu'on ne peut franchir ni dans un sens ni dans l'autre. Valéry était trop rationaliste, Joyce trop irrationnel! On peut ainsi douter de la créativité de cet organe médiateur que serait le cœur si celui-ci ne transmet que des « appels locaux ». Et l'on comprend que cette position (vivre coincé à l'intérieur d'une mince charnière, ou se tenir en équilibre sur un fil) ait quelque chose d'inconfortable, voire de tragique: « La blessure n'était rien à côté de l'angoisse du manque d'air dans cet espace et ce temps entre la

narcose et l'éveil. Depuis mon enfance, la mort s'est présentée en général sous le masque du noyé » (p. 186).

En résumé, on pourrait dire que ce livre pèche par lourdeur (pour ne pas s'en être tenu à l'insignifiance inhérente au journal) et par superficialité (en vertu d'une démarche morale qui n'est peut-être pas étran-

gère au journal). Il nous faudrait donc, à sa décharge, citer le deuxième volet de la remarque initiale de M. Blanchot: « Il faut être superficiel pour ne pas manquer à la sincérité, grande vertu qui demande aussi du courage ».

YVON RIVARD
Université McGill

Jean-Pierre GUAY

Mise en liberté

Le Cercle du Livre de France

Il semble que le Cercle du livre de France ait décidé désormais que son prix sera distribué chaque année, peu importe la qualité des manuscrits qui lui seront remis. C'est le roman de Jean-Pierre Guay qui bénéficie cette année de cette nouvelle politique qui n'est pas sans dangers. Car, à être accordé à des œuvres médiocres, un prix risque de se dévaluer fortement. Or le prix du C.L.F. qui naguère était prestigieux, d'autant plus qu'il était à peu près le seul prix littéraire crédible du Québec, risque de n'être plus guère pris au sérieux si son jury couronne trop souvent des romans d'une valeur de plus en plus discutable. Ce qui est arrivé assez souvent dans les années récentes, et à un degré moindre cette année encore.

Le roman de Jean-Pierre Guay est en effet d'une qualité moyenne, ne dépassant guère le niveau de la production courante du C.L.F. qui lui-même joue un rôle de plus en plus négligeable dans la littérature québécoise vivante qui se fait ailleurs, au Jour et aux Éditions de l'Aurore notamment. Pourtant le projet de Guay est en soi assez intéressant: il consiste à racon-

ter la prise de conscience d'un homme dans la quarantaine qui découvre sa liberté en reconnaissant celle de ses proches, sa femme et son fils. La structure du roman est de même assez ingénieuse: dans la première partie, le narrateur écrit à sa femme une sorte de lettre dans laquelle il se propose d'éclairer leur échec (qui n'en est pas tout à fait un, puisqu'il leur a donné l'occasion de reprendre leur liberté); dans la seconde, il tente de comprendre la curieuse relation qui existait entre sa femme, son fils et lui-même; dans la troisième, il écrit à nouveau une manière de lettre, à son fils cette fois, qu'il reconnaît différent de lui-même, être autonome qui vivra à sa façon, hors des sentiers battus par ses parents. Entre les trois parties du roman, un lien thématique solide: la reconnaissance et l'apprentissage de la liberté par la mère, le père et le fils. Ceci dit, en dépit du fait que le projet de Guay soit intéressant et que la structure du récit soit bien adaptée à son propos, l'œuvre demeure faible. Et cela pour deux raisons, la première ayant trait à la manière dont le thème du roman est traité, la seconde concernant l'écriture même du texte.